Ismène aux doigts légers est habile en cet art,
Et les siens négligés voltigent au hasard.
. . . .
Actéon, égaré non loin de ce canal,
Arrive sur ces bords où son malheur le guide.
A peine est-il entré sous cette grotte humide,
Son aspect fait frémir les nymphes, et leur voix
Frappe d'un cri soudain les rochers et les bois.
La déesse, au milieu de ses nymphes fidèles,
Majestueuse encor, s'élève au-dessus d'elles.
Tel qu'on voit sur le soir un nuage vermeil
Se peindre d'un feu rouge aux rayons du soleil,
Ou briller au matin la pourpre de l'Aurore,
Tel a rougi son teint que la pudeur colore.
Ses compagnes en cercle ont voilé sa beauté;
Mais elle semble encor sentir sa nudité,
Cache son sein pudique et retourne la tête.
Que n'a-t-elle son arc? Mais sa vengeance est prête.
Elle s'arme de l'eau qui coule sous ses yeux,
Et la jetant au front du chasseur odieux :
« Fuis, et, si tu le peux, lui dit-elle, profane,
Vante-toi d'avoir vu les appas de Diane. »
Son front d'un bois rameux à l'instant s'est armé;
En un large poitrail son sein s'est transformé.
Sa tête dresse en pointe une oreille velue,
Et d'un poil fauve et dur sa peau s'est revêtue.
Il voit changer ses bras en jarrets effilés,
Et, plus prompts que les vents, ses pieds semblent ailés.
C'est peu : d'un cerf encore il prend l'âme craintive;
Le héros est frappé d'une peur fugitive,
Et s'étonne en fuyant de sa légèreté.

C'est alors que les chiens d'Actéon, ne connaissant plus leur malheureux maître, s'élancent à sa poursuite, l'atteignent et le mettent en pièces. Cependant, s'il faut en croire quelques auteurs, entre autres Pausanias, il paraît que cette farouche beauté s'humanisa pour le bel Endymion, petit-fils de Jupiter, au point qu'elle en eut cinquante filles et plusieurs fils.

Les poëtes s'accordent à représenter Diane comme une déesse vindicative et implacable dans ses vengeances, toujours prête à sévir contre ceux qui excitaient son ressentiment, à décimer leurs troupeaux par des épidémies, à détruire les moissons et à désoler les parents par la perte de leurs enfants. C'est ainsi qu'elle s'associa à son frère Apollon pour tuer à coups de flèches tous les enfants de Niobé, qui avait eu l'orgueilleuse imprudence de se mettre au-dessus de Latone. D'autres traditions la représentent, au contraire, comme bonne et secourable; sa main n'est pas toujours armée du trait fatal, et parfois elle se plaît à détourner les calamités qui frappent les humains, à s'offrir à leur adoration comme la divinité qui guérit les douleurs. L'heureux mortel qu'elle a honoré d'un regard bienveillant voit ses troupeaux prospérer; la concorde règne dans sa maison et il attend, au sein du bonheur, une vieillesse tranquille. Du reste, si la colère obscurcit quelquefois son front, ce n'est jamais sur le jeune âge qu'elle jette un regard farouche. « C'est Diane, dit Diodore, qui guérit les petits enfants. »

Tous sont unanimes à représenter cette déesse comme douée d'une beauté sévère, mais accomplie, aux lignes irréprochables. Sa stature était noble et majestueuse. C'est ainsi que Virgile la dépeint au 1er livre de son *Enéide* (trad. de Delille) :

Telle, dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paraît, quand ses jeunes compagnes,
Les nymphes des forêts, des volcans, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, aux bords de l'Eurotas
Bondissant en cadence, accompagnent ses pas,
A la tête des chœurs, Diane, au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes ces immortelles;
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle marche; sa grâce en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpite de joie.

Comme son frère Apollon, qui était appelé Phébus au ciel, Liber sur la terre et Apollon aux enfers, Diane avait aussi trois noms différents : Diane sur la terre, Phébé, ou la Lune, ou Sélénê dans le ciel, et Hécate aux enfers. C'est cette triple personnalité que Fontenelle a célébrée dans ces vers :

Brillant astre des nuits, vous réparez l'absence
Du dieu qui nous donne le jour;
Votre char, lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'univers un auguste silence,
Et tous les feux du ciel composent votre cour.
En descendant des cieux, vous venez sur la terre
Régner dans les vastes forêts.
Votre noble loisir sait imiter la guerre; [traits.
Les monstres, dans vos jeux succombent sous vos
Jusque dans les enfers votre pouvoir éclate;
Les mânes en tremblant écoutent votre voix :
Au redoutable nom d'Hécate,
Le sévère Pluton rompt lui-même ses lois.

La biche et le sanglier étaient spécialement consacrés à Diane; on lui offrait en sacrifice les premiers fruits de la terre, des bœufs, des béliers, des cerfs blancs, quelquefois même des victimes humaines, telles qu'Iphigénie chez les Grecs. Dans la Tauride, tous les Grecs naufragés sur cette côte étaient égorgés en l'honneur de cette déesse ou jetés dans un précipice. Les Achéens lui sacrifiaient un jeune garçon et une jeune fille.

Demoustier, dans ses *Lettres à Emilie*, a raconté d'une manière fort piquante, et sans trop s'inquiéter du décorum dû à la divinité, les aventures de Diane, et, n'était son talent aimable et spirituel, qui commande une certaine réserve, on serait tenté de s'écrier, ainsi que Mercure en parlant de Sosie :

Comme avec irrévérence
Parle des dieux le maraud!

Le malin poëte raconte que Diane, au retour de la chasse, se reposait près de la ville d'Athènes, sur le bord d'un ruisseau. Là, elle fut abordée par une jeune fille qui allait faire vœu de virginité en l'honneur de Diane elle-même. « Ah ! ne faites jamais ce vœu-là ! s'exclama la bonne déesse; écoutez-moi. Je suis Diane, fille de Jupiter et de Latone. Rassurez-vous, les déesses aiment les mortelles qui vous ressemblent. Je naquis un instant avant Apollon, et j'aidai sur-le-champ ma mère à le mettre au monde. Témoin des douleurs qu'elle éprouva, je jurai dès lors une haine éternelle à l'amour. J'étais persuadée que ses faveurs ne pouvaient dédommager de ses tourments... Mon enfant, le temps et l'expérience changent bien nos idées! mais alors

J'ignorais le plaisir charmant
De se voir, dans un nouvel être,
Confondue avec son amant;
D'embrasser et de reconnaître
De ses traits réunis l'assemblage touchant;
De retrouver, dans le gage innocent
De ses mutuelles tendresses,
D'un époux chéri constamment
Et le sourire et les caresses.

» .... Un jour, dans un lieu solitaire, je me baignais avec mes compagnes : Actéon, jeune chasseur, tourna ses pas vers ma retraite. Il vit... ce que nul mortel ne devait voir. Aujourd'hui, je lui pardonnerais ce crime involontaire; je l'en punis alors : le malheureux fut changé en cerf et déchiré par ses chiens. Tandis que je triomphais de cette cruauté, Callisto, l'une de mes nymphes, était assise sur le rivage et refusait de se baigner avec moi. Piquée de ce refus, j'examinai avec quelque soupçon les contours de sa taille : j'appris en même temps que Jupiter l'avait aimée. C'en fut assez pour son malheur; je la chassai de ma présence, et la livrai aux fureurs jalouses de Junon. L'infortunée Callisto mit au jour Arcas et fut changée en ourse.

» .... Cependant mes exploits et mon nom remplissaient l'univers. Les montagnes et les bois étaient soumis à mon empire. Partout on m'élevait des temples... J'étais au comble de la gloire, et je désirais encore. J'en ai connu depuis la véritable raison :

Des hommages, quoiqu'on soit femme,
On se fatigue au bout d'un jour.
La vanité chatouille l'âme,
Mais ne remplace pas l'amour.

» Près de la ville d'Héraclée, je vis le pasteur Endymion : il était jeune, ses yeux étaient aussi tendres que les sentiments qu'ils inspiraient. Il n'eût osé s'élever jusqu'à moi : je m'abaissai jusqu'à lui... Le mystère présidait à notre bonheur; mais le mystère trahit quelquefois l'amour. Lorsque j'étais auprès d'Endymion, je tremblais souvent qu'on ne découvrît le motif de ma retraite. Enfin le hasard me servit heureusement.

» Apollon, mon frère, las d'éclairer le monde pendant le jour, déclara au maître des dieux qu'il ne pouvait remplir le même ministère pendant la nuit. Mon frère, pour ce refus, avait ses raisons secrètes : Téthys le retenait auprès d'elle; mais ce qui nuisait à son amour pouvait être favorable au mien. Je me présente donc et demande l'honneur qu'Apollon venait d'abdiquer. Jupiter me l'accorde, me place un croissant sur la tête, et me donne le surnom de Phébé. Aussitôt je monte sur le char de la lune, je saisis les rênes et parcours ainsi l'univers, traînée par mes deux coursiers noirs et blancs. Chaque nuit, leur course se ralentissait vers le sommet du mont Latmos : c'est là que je retrouvais mon cher Endymion. Alors je descendais de mon char :

Un nuage aux mortels dérobait mon absence.
Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,
La nature à l'amour semblait prêter silence; [vers.
Tout dormait; nos cœurs seuls veillaient dans l'uni-

» Jusqu'à présent nous sommes heureux, et notre tendresse n'a pas été stérile :

A nos vœux le dieu d'hyménée
Tous les ans accorde un enfant;
Et, grâces à lui, cette année,
J'ai complété le demi-cent.

» Allez donc, continua Diane; allez, ma chère fille, ne redoutez plus ma colère. Gardez votre ceinture, et servez-vous de ces fleurs pour couronner votre Endymion. »

Différentes circonstances de la vie de Diane ont donné lieu à des allusions mythologiques. V. ACTÉON et ENDYMION. V. aussi, pour les différentes personnifications de cette déesse, HÉCATE, PHÉBÉ, etc.

Les développements que nous venons de présenter se rapportent exclusivement à la Diane des poëtes, à la Diane classique; il nous reste maintenant à examiner cette divinité au point de vue de l'exégèse moderne, au risque de quelques répétitions forcément amenées par ce double examen.

Diane portait différents noms, selon les différents lieux où elle recevait un culte, et les différents attributs pour lesquels on la vénérait; trois surtout : Diane sur terre, la Lune ou Phébé dans le ciel, Hécate ou Proserpine aux enfers; de là les épithètes de *triformis*, *triplex*. On l'appelait encore *Trivia*, dans les carrefours (*trivium*), ornés ordinairement de ses statues. On lui donnait trois têtes, celles d'un taureau, d'un chien et d'un lion; ou encore la première de cheval, la seconde de femme ou de laie, la troisième de chien. Elle était représentée armée d'un arc et d'un carquois, et suivie d'une meute de chiens; quelquefois sur un char attelé de deux chevaux blancs ou de deux génisses; quelquefois aussi avec des ailes, tenant un lion d'une main et de l'autre une panthère : toujours l'air mâle, les jambes fortes, les pieds chaussés de brodequins, en chasseresse qu'elle était. Comme déesse de la lune, on la peignait avec une longue robe, un croissant sur la tête et des flambeaux. Des statues antiques qui nous restent de Diane et qui sont nombreuses, celle de Praxitèle est la plus belle : la taille souple et fine et d'une élégance hardie, les cheveux relevés derrière la tête, la tunique retroussée, les pieds chaussés du cothurne, elle porte l'arc et le carquois; un cerf ou un chien est près d'elle. Là on lui sacrifie des victimes humaines; ici des biches, des chèvres; en Thrace, des chiens; un bouc à Athènes; ailleurs une laie, un taureau. Le culte varie comme la figure de la divinité elle-même.

Horace, dans son célèbre *Carmen sæculare*, nous la présente comme présidant aux accouchements, comme divinité protectrice. Aussi les Romains lui donnaient-ils l'épithète de *genitalis* et l'appelaient-ils *Lucina*, *Ilythyia*, *Juno prænuba*. Mais ce n'est pas chez les Romains seulement qu'elle a revêtu ce caractère, non plus que tous ceux que les Romains lui ont attribués. Ces divers caractères proviennent des origines diverses de son culte, et se sont tous développés et confondus dans la tradition hellénique.

« Artémis, dit M. Maury, auquel nous faisons beaucoup d'emprunts, et dont les *Religions de la Grèce antique*, résumé des travaux de la critique sur la mythologie grecque, sont comme le dictionnaire de cette étude, Artémis est, comme Apollon, que les poëtes lui donnent pour frère, une divinité spécialement adorée chez les Doriens; mais il faut distinguer la déesse qui portait originairement ce nom de celles qui, par la suite, lui furent associées et assimilées. De ces diverses divinités, les unes sont tout asiatiques, telles que l'Artémis de Perge; les autres sont toutes pélasgiques. » L'Artémis dorienne, celle des traditions purement grecques, est mise constamment en rapport avec Apollon. Elle en est la sœur et est adorée avec lui en commun. Elle détourne la maladie et donne en même temps la mort. L'origine de son nom dérive de la même idée que celle du nom d'Apollon. *Artémis*, dont la forme dorienne est *Artamis*, veut dire, suivant Ottfried Müller, *celle qui guérit*, *qui détourne les maladies*. Ce sens se retrouve dans le nom de *Soteira* que reçoit la déesse. On lui donne Latone (*Leto*, de *lathein*, être caché), c'est-à-dire une personnification de la nuit, pour mère. M. Maury fait remarquer que la filiation établie par les Grecs entre Latone, Apollon et Artémis confirme « les caractères respectivement solaire et lunaire originels » de ces deux dernières divinités.

Le laurier est consacré à Diane comme à son frère : elle recevait à Hypsos le surnom de *Daphnaia* (de *daphnê*, laurier), et à Olympie celui de *Daphnia*. Les traditions sur les Hyperboréens sont liées à sa légende comme à celle de son frère.

Les rayons de la lune sont devenus, dans les récits poétiques des Grecs, les traits acérés dont Artémis est armée et qu'elle lance au loin, à l'exemple de son frère Apollon. Aussi est-elle appelée *Hécate*, et reçoit-elle, comme Apollon, l'épithète de *Hécatébolos* (de *ballo*, lancer; *hécas*, de loin).

Diane est une déesse chasseresse; la lune guide de sa pâle clarté le chasseur dans la forêt, et lui découvre la tanière de la bête qu'il poursuit.

Le surnom de *Phœbé*, qui est donné à Diane, et les noms des acolytes de la déesse et des vierges mythiques qui jouent un rôle dans sa légende, telles que *Argé* (brillante), *Opis* (voyante), *Hécaergé* (agissant de loin), sont autant d'épithètes de la lune.

« Astres sans rivaux, en grandeur et en éclat, dit encore M. Maury, sans compagnons, sans compagnes, versant leurs feux, l'un durant le jour, l'autre durant la nuit, Phœbus et Phœbé ne reçoivent point d'époux et gardent toujours leur caractère de jeunesse et de virginité. » De là sans doute les épithètes d'*hagnos*; *hagné* (chaste, pure), qui leur sont données; car ils n'ont point connu l'hymen.

Certains mythographes considèrent les trois formes d'Artémis-Phœbé-Hécate comme se rapportant toutes les trois à la divinité lunaire; la première représenterait la lune qui éclaire les forêts et les solitudes, et dont les traits, les rayons argentés, agissent (c'est une croyance qui existe encore) sur les plantes et sur les hommes; la seconde, la lune qui brille au ciel et conduit le chœur des étoiles; la troisième, la lune qui apparaît enveloppée de vapeurs et de nuages, et dont la clarté illumine soudainement l'horreur des nuits et préside aux enchantements.

L'Artémis arcadienne, divinité essentiellement pélasgique, s'appelait originairement *Callisto* ou *Hymnia*. Déesse champêtre, elle avait pour symbole l'ourse; elle habitait une foule de lieux dont elle empruntait le nom, des montagnes, des grottes, des rivières, mais particulièrement le Taygète, le Ménale et l'Erymanthe. Aussi lui consacrait-on les prés, les fontaines d'eau vive, les coteaux et les vallons couverts de forêts. Une antique tradition lui donnait pour père Lycaon, le dieu Soleil des Pélasges du Péloponèse. Identifiée ensuite avec Artémis, puis plus tard distinguée de nouveau de la fille de Latone, mais déchue de son rang de déesse, Callisto-Hymnia devint pour les poëtes seulement une compagne d'Artémis. « Le mythe, dit M. Maury, qui fait périr Callisto de la main de cette déesse représente symboliquement l'absorption de la croyance pélasgique dans la légende dorienne. »

Une légende populaire de l'Arcadie voulait que Lycaon eût été changé en loup pour avoir sacrifié un enfant à Zeus. Cette fable paraît être une protestation des peuples de l'Arcadie, aux mœurs si douces, contre les sacrifices sanglants qui se faisaient sur l'autel du dieu du Lycée.

Dans le Péloponèse, les fêtes d'Artémis paraissent avoir gardé longtemps la naïveté et la simplicité des anciennes coutumes de la contrée. Aux réunions solennelles qui avaient lieu près de l'embouchure de l'Alphée, pour fêter la déesse, les jeunes filles, vêtues d'un simple *chiton*, se livraient, comme à Caryas, à des danses furibondes en son honneur. Ces danses se célébraient surtout les nuits de printemps, et cette circonstance avait valu à l'un des mois du printemps le nom d'*Artémisios*, qui se retrouve chez les Macédoniens.

L'Artémis laconienne est surtout une divinité civilisatrice et bienfaisante dans sa sévérité.

La statue d'Artémis *Podagra*, qui avait un temple en Laconie, guérissait de la goutte; celle d'Artémis *Chelytis*, à Sparte, guérissait de la toux.

Lycurgue avait, disait-on, aboli les sacrifices humains qu'on offrait à Artémis Orthia, et remplacé, pour les victimes, la mort par la flagellation. La prêtresse assistait en personne au supplice, et, tenant dans les mains une image de bois d'Artémis, elle déclarait que le poids de ce simulacre allait excéder ses forces, toutes les fois que le bras qui fustigeait venait à se ralentir. Le public encourageait les victimes à endurer sans plainte cette cruelle épreuve, destinée à inspirer à la jeunesse lacédémonienne une résignation stoïque.

Dans Homère, Artémis, à laquelle Enée n'a point offert un sacrifice, fait désoler les champs du héros troyen par un sanglier qui porte partout la désolation et la ruine. Artémis partage avec son frère le rôle de divinité exterminatrice; c'est elle qui frappe les femmes de mort subite, de même qu'Apollon en frappe les hommes. Elle a donné la mort aux filles de Niobé, et, dans sa colère, elle avait envoyé aux Calydoniens le sanglier terrible qui ravagea leurs terres. C'est une divinité vierge, belle, mais farouche. Elle marche accompagnée des nymphes, agrestes filles de Zeus. Elle poursuit de ses traits les bêtes sauvages et ne prend de plaisir que dans la solitude des forêts. Homère la distingue complétement de la Lune, la divine Séléné, qui est invoquée, dans les hymnes, comme fille de Cyronos et mère de Pandia.

La physionomie hellénique d'Artémis se modifia peu après Homère, soit dans l'art, soit dans la poésie, soit dans la religion. Elle est surtout considérée comme la solitaire habitante des bois, des clairières et des cimes ombragées. L'Hellène partant pour la chasse lui adressait ses prières sous le nom d'*Agrotéra* et jurait d'observer ses volontés. Les règlements qui avaient pour objet la conservation du gibier se trouvaient placés sous la surveillance d'Artémis : tous les jeunes animaux étaient regardés comme consacrés à cette déesse, et c'était, par conséquent, un sacrilége de les tuer.

C'est surtout sous l'empire de la tradition antique que se produit l'identification d'Artémis avec Hécate, la déesse dont les grossières images, analogues à celles d'Hermès, décoraient les maisons ou marquaient les carrefours. Artémis-Hécate présidait à la naissance des êtres, protégeait toutes les jeunes créatures, les enfants comme les petits des animaux.

Les nouvelles accouchées consacraient à Artémis *Chitonia* leurs tuniques pour racheter le sacrifice de leur virginité; et, dans une cérémonie solennelle, nommée *arcteia*, les vierges athéniennes consacraient leurs propres personnes au service de cette même déesse, qui avait un temple dans Brauron. La fête d'Artémis *Brauronia* était exclusivement célébrée par les jeunes filles.

A Samos, on sacrifiait au milieu des carrefours à Artémis *Courotrophos*, afin d'avoir des enfants, et les femmes seules prenaient part à ce sacrifice.

Il existait à Sparte une fête des nourrices, appelée *Tithénidie*, et pendant laquelle chacune d'elles venait présenter à Artémis *Corythallia* son jeune nourrisson et sacrifier à cette déesse des cochons de lait.

Les peuples de l'Eubée formaient une sorte d'amphictyonie, qui avait pour siége le temple d'Artémis Amarynthide.

L'Artémis *Taurique*, nommée aussi *Orthia* ou *Brauronia*, divinité thrace, qui avait un temple au Limnæon de Sparte, où l'on montrait une idole de bois de la déesse, apportée, disait-on, de la Tauride, s'identifie avec Iphigénie-Hécate ou Chryséis. Ce nom de Chryséis

(de *chrysos*, or), qui se retrouve dans le surnom de *Chrysélacatos* donné à Artémis, convient à une divinité lunaire. On offrait à cette déesse des victimes humaines. La Tauride ou Taurie, d'où son culte aurait été apporté à Brauron et à Sparte, paraît être l'île de Lemnos. Ce nom de *Tauride* appliqué à l'île, et celui de *Taurique* à la déesse, paraissent, du reste, une allusion aux cornes de taureau représentant le croissant lunaire. La même allusion se retrouve à Samos, à Icaros, à Amphipolis, sous les noms de *Taurô*, *Tauropolos*, *Taurôpos*, appliqués également à Artémis.

Sur les sacrifices offerts à la Diane Taurique, la mythologie et l'art grec nous présentent les fables touchantes d'Oreste et d'Iphigénie.

Dans les fouilles récentes qui ont permis de retrouver les ruines du théâtre de Bacchus à Athènes, on a découvert, entre autres inscriptions supportées par les siéges des prêtres auxquels étaient réservées les premières places de ce théâtre vers le temps d'Adrien, le titre du prêtre d'Artémis *Epipyrgidia Pyrphoros*. M. Larocque, dans la *Revue de l'instruction publique*, a fait remarquer l'analogie de cette qualification de Diane avec une peinture ancienne du musée Campana, qui représentait exactement une Diane placée sur une tour et portant du feu, ce qui est le sens des deux mots grecs. L'analogie de cette représentation avec l'Artémis-Hécate, avec Hestia et Persophoné, est manifeste.

Il existait sur le mont Crathis, dans le temple d'Artémis *Pyronia*, un foyer commun où l'on allait prendre le feu sacré. Pausanias nous apprend, en effet, qu'à une époque reculée les Argiens venaient y prendre du feu pour les fêtes Lernéennes.

C'est sous le nom d'Hécate qu'Artémis était honorée à Syracuse. Souveraine des morts et des ombres, elle recevait chaque mois, pendant les trois jours appelés *triacades*, des sacrifices d'un caractère expiatoire et purificatoire. V. HÉCATE.

Ce caractère d'Artémis se retrouve un peu dans toutes ses représentations diverses. A Pellène, où les prêtresses d'Artémis *Soteira* devaient être choisies dans les mêmes familles, nul n'osait regarder en face la statue d'Artémis, et, lorsqu'on la portait en procession, chacun détournait les yeux. Son regard, assurait-on, rendait les arbres stériles et faisait tomber les fruits. Il suffisait de tourner le visage de ce redoutable simulacre du côté des ennemis pour que ceux-ci perdissent le sens et l'entendement.

A la suite du sacrilége de Ménalippos et de Comaétho, qui avaient profané le temple d'Artémis Triclaria, la pythie delphique ordonna d'immoler les deux coupables et de sacrifier tous les ans à la déesse un jeune garçon et une jeune fille remarquables par leur beauté.

Les prêtres d'Artémis, à Ephèse, ne se contentaient pas de s'assujettir au célibat : sous l'empire de certaines idées mystiques tout orientales, ils se retranchaient les organes de la virilité, comme les prêtres de Cybèle.

M. Maury établit l'origine asiatique de la Diane d'Ephèse, dont le temple fut considéré comme l'une des sept merveilles du monde. (V. EPHÈSE et EROSTRATE.) Il la voit en rapport, dès le principe, avec l'Hercule lydien, auquel on faisait remonter les priviléges du temple. Elle n'est point associée à Apollon. Le simulacre de la déesse, en forme de gaîne, porte, disposées en zones autour de son corps, des figures d'animaux, de cerfs, de lions, de taureaux, qui sont autant d'allusions à son caractère à la fois tellurique et lunaire. Son nom originaire paraît avoir été *Oupis* (peut-être l'*Ops* latine), et les plus anciens documents la représentent, comme Isis, toute chargée de mamelles. L'abeille était un de ses symboles, et ses prêtresses en portaient le nom, *Mélisses*; son grand prêtre était le *roi des abeilles*. Ce nom de Mélisses était aussi porté par les prêtresses de Déméter, identifiée à Proserpine comme Artémis. (V. au mot EPHÈSE, sur le culte de cette déesse, ce qui est dit à propos du temple.)

Le culte de la Diane d'Ephèse rayonna dans la Phrygie et la Carie, notamment à Scillunte, et de là sur différents points du territoire hellénique, et par les Phocéens s'étendit jusqu'à Marseille. Les colonies sorties de Marseille propagèrent à leur tour en Ibérie son culte, devenu pour elles un culte national.

Les diverses Artémis de la Grèce subirent l'influence du voisinage de l'Artémis asiatique. L'Artémis d'Ortygie, dont le sanctuaire était si voisin de Délos, est une de celles en qui se sont le plus évidemment confondus les caractères empruntés aux usages religieux des deux contrées. Il faut nommer, au même titre, l'Artémis *Leucophryné*, dont le temple a laissé de si belles ruines non loin du Méandre, et qui devint plus tard une simple nymphe de l'Artémis hellénique; l'Artémis *Patroa* de la Galatie, dont la prêtresse observait une reclusion sévère; l'Artémis du mont Tmolus et du mont Sipyle; l'Artémis *Cyndias*, adorée à Bargylia, et dont le culte était originaire de Phrygie, etc., etc. Toutes ces déesses semblent avoir leur berceau dans l'Assyrie, où les monuments nous font connaître l'existence d'une divinité analogue : elle est montée sur un lion, armée d'un arc et de flèches; elle a le carquois sur l'épaule et le front coiffé d'une tiare que surmonte une étoile.

L'invasion des Pélopides dans le Péloponèse y fit pénétrer les divinités de l'Asie Mineure; c'est ainsi, par exemple, que le culte d'Artémis *Cordaca* fut apporté en Elide du mont Sipyle, où l'on dansait la *cordaque* en l'honneur d'Artémis. Des colons messéniens, ayant été se fixer à Naupacte, en Etolie, reçurent des habitants de Calydon le culte d'Artémis *Laphria*, qu'ils firent reconnaître dans leur mère patrie.

Le Pont et la Cappadoce nous offrent, à Comane et à Castabala, deux déesses, dont la première fut identifiée par les Grecs à Artémis Taurique, la seconde à Artémis *Pérusia*, dont les prêtresses passaient pour pouvoir marcher pieds nus sur des charbons allumés sans se faire aucun mal. Les deux villes de Comane, celle de la Cappadoce et celle du Pont, prétendaient posséder l'épée de la déesse, considérée, par conséquent, comme une divinité guerrière.

Mentionnons une Artémis crétoise connue sous le nom de *Britomartis* ou de *Dichynne*. Ce dernier mot vient de *dictyon*, filet. C'était, en effet, la déesse à laquelle on attribuait l'invention des filets et de la chasse. Zeus lui était donné pour père, circonstance qui dénote en elle une divinité d'un rang supérieur. Sa mère était Carmé. Lorsque le culte de l'Artémis dorique eut pénétré dans la Crète, la divinité de cette île éprouva le même sort que la Callisto d'Arcadie : on en fit simplement la fille de Latone, et l'on transporta sur elle les attributs de Phœbé et d'Hécate; puis, la légende populaire persistant sans doute, indépendamment de cette assimilation, Britomartis demeura comme une des compagnes de la sœur d'Apollon et fut chantée à ce titre par les poëtes des derniers temps.

Artémis fournissait le nom de l'un des mois de l'année, non-seulement à Sparte et chez les Macédoniens, mais encore à Ephèse, Chios, Cyzique, Lampsaque, Naxos, Tinos, Cos, Corcyre, Rhodes, Théra, etc.

— Iconogr. *Représentations antiques*. Diane fut une des grandes divinités auxquelles les anciens élevèrent le plus d'autels et de statues. Au nombre des images de cette déesse qui eurent le plus de célébrité dans l'antiquité, soit à cause de la vénération dont elles furent l'objet, soit en raison de leur mérite artistique, nous citerons la fameuse statue du temple d'Ephèse, dont il sera reparlé ci-après; celle du temple de Délos, qui la représentait debout, le croissant sur la tête, portant de la main droite une torche et de la gauche un arc; la statue chryséléphantine que Ménechme et Soïdas, artistes antérieurs à Phidias, exécutèrent pour la ville de Calydon, d'où elle fut enlevée plus tard, pour être placée dans le temple de la citadelle de Patræ (la déesse, représentée en habit de chasse, était honorée sous le nom de *Diane* Laphria); une statue exécutée pour Olympie par Dionysius d'Argos; une statue exécutée par Damias pour le temple de Delphes, après la bataille d'Ægos-Potamos; deux statues que Pausanias dit avoir vues dans un temple de Diane, en Aulide, et dont l'une tenait un flambeau dans chaque main, tandis que l'autre avait pour attributs l'arc et les flèches; une statue exécutée par Philiscus de Rhodes, pour le portique d'Octavie, à Rome; diverses statues, dans l'enceinte de l'Académie, à Athènes, etc. Il y avait à Athènes une statue de Diane qui, si l'on en croit Ælien, était la seule à laquelle on eût mis une couronne sur la tête : cette couronne était formée de lames d'or. Un jeune enfant, ayant ramassé une de ces lames qui s'était détachée, fut amené devant les juges qui, le voyant dans un si bas âge, voulurent l'éprouver : ils lui présentèrent des osselets et autres jouets, parmi lesquels fut placée la lame d'or; l'enfant s'obstinant à prendre ce dernier objet de préférence aux autres, les juges conclurent que c'était par cupidité qu'il s'était approprié la lame d'or consacrée à Diane, et ils le condamnèrent à mourir. Sentence barbare dictée par la superstition!

La statue de Diane d'Ephèse était plus remarquable par sa bizarrerie que par sa beauté : c'était une représentation symbolique, que l'on ne saurait mieux comparer qu'à certaines figures imaginées par l'allégorisme chrétien du moyen âge; ce n'était point, à proprement parler, une œuvre d'art. Il s'en est conservé jusqu'à nous plusieurs reproductions antiques, parmi lesquelles nous citerons : une statue d'albâtre oriental, du musée des Studj, qui a été trouvée à Rome et qui a fait partie de la collection Farnèse; une statue de marbre, du musée Pio-Clémentin, qui a été découverte dans les ruines de la villa Adriana, à Tivoli, sous Clément XIV, et qui a été restaurée par le sculpteur Volpato auquel elle a appartenu; une statue de marbre grec et une autre statue de marbre et de bronze, à la villa Albani; une statue de marbre blanc, avec la tête et les mains de marbre noir, au musée de Dresde; une statue de marbre blanc avec la tête et les mains de basalte noir, qui a fait partie de la collection Giustiniani et qui, ainsi que les précédentes, a été gravée au trait dans le *Musée de sculpture* de M. de Clarac (pl. 561, 562 B, 563, 564 C). Dans ces diverses représentations, la déesse a les jambes rapprochées, le vêtement serré autour du corps et divisé en larges bandes superposées, si bien qu'elle paraît emmaillottée; ces bandes sont ornées de différents animaux fantastiques ou réels et même d'arbres et d'autres plantes, ou encore de scènes variées; la tête est couronnée d'une grande tour à plusieurs étages, les bras sont ramassés près du corps, les mains sont étendues comme celles des figures *orantes* de l'art chrétien primitif, les seins sont gros et pleins, et d'autres mamelles, en grand nombre, couvrent la poitrine et l'estomac, « image mystique de la nature, qui est la mère et la nourrice de tous les êtres vivants, » suivant l'expression de saint Jérôme. Dans quelques-unes des représentations de la Diane Ephésienne, une sorte de demi-disque s'épanouit en manière de collerette au-dessus des épaules et est ornée d'animaux chimériques. La statue du musée de Dresde a la poitrine décorée de deux personnages ailés tenant une couronne au-dessus d'un crabe, particularité qui se retrouve sur d'autres images de cette déesse. D'après le comte de Caylus, plus les figures de *Diane* Ephésienne sont chargées d'attributs, moins elles sont anciennes; selon ce savant antiquaire, la statue originale devait avoir beaucoup du caractère égyptien, de celui, par exemple, de l'Orus de la table Isiaque; les Grecs d'Asie auraient ensuite chargé cette image de quantité d'attributs allégoriques, et entre autres de mamelles multipliées. C'est ainsi que *Diane* est représentée sur des médailles de Domitien, de Trajan, de Sabine, de Marc-Aurèle, de Commode, de Mamée, d'Otacile, d'Etruscille et de Galien. Ces médailles ont pour légende *Artemis Ephesia* ou *Artemis Ephesion*. Toutefois le mythe particulier à la Grèce apparaît clairement dans une statue de marbre publiée par Ménestrier dans son ouvrage sur la *Diane d'Ephèse*, et par Clarac (pl. 561). « C'est à ce point, dit ce dernier, qu'on pourrait douter que ce soit là une représentation de la divinité asiatique. Le voile encadre toute la figure, le buste et la gaîne. Ici point de rangées de mamelles, point de rangées d'animaux; seulement, entre les deux mamelles naturelles, est figuré un palmier dont le bas se termine par un croissant. »

D'autres images de *Diane*, où la beauté, l'élégance, le naturel sont sacrifiés à l'idée symbolique, sont celles qui représentent cette déesse avec les trois corps, les trois visages qui lui avaient valu chez les Grecs les surnoms de *Trimorphos*, *Triprosôpos*, et chez les Latins ceux de *Tergemina* et de *Triformis*. Une des représentations les plus complètes que l'on connaisse de la *Diane Triforme* est une statue de bronze qui a fait partie de la collection Chigi, à Rome, et qui a été publiée par de La Chausse (*Musæum romanum*, pl. 13, 14 et 15) et par de Clarac (pl. 564 B) : l'une des figures a la tête ornée d'un croissant et tient un flambeau de chaque main; la seconde a une couronne de laurier fermée sur le front par un ornement que l'on suppose être une pierre précieuse; elle tient de la main droite un rouleau de cordes; la troisième a une couronne radiée et un bonnet phrygien, coiffure qui se retrouve aux figures du Soleil : elle a un poignard dans la main droite et un fouet (?) dans la gauche. Les figures sont adossées. Une médaille de bronze de l'empereur Philippe le Jeune présente le même sujet, avec deux chiens de chaque côté du groupe. Le comte de Caylus a publié deux pierres gravées représentant la *Diane Triforme* : l'une d'elles, destinée à un laraire, montre le croissant placé sur l'épaule d'une des trois figures. Le musée Chiaramonti (Vatican) possède une *Diane Triforme* de marbre grec. Il y en a une de marbre rouge, au British Museum, à Londres; la plinthe porte l'inscription suivante : *Ælius Barbarus, Augustorum libertus, villicus hujus loci D. D.* L'exécution de ce groupe votif est assez grossière.

Nous avons dit que *Diane* avait dans l'île de Délos un temple de marbre nommé Artémision, où elle était représentée debout, le croissant sur la tête, une torche à la main droite et un arc dans la gauche. Une des deux statues qu'elle avait en Aulide la représentait avec deux torches. Ces attributs, le croissant et la torche, désignent la déesse lunaire. « Dès l'origine, dit M. de Clarac, le type de Diane semble avoir emprunté quelques-uns de ses traits à la personnification de la Lune, dont elle réfléchit plus tard les attributs plus clairement, alors qu'elle reçut le nom de Phœbé. Comme sœur d'Apollon, elle est une sorte de reproduction féminine de ce dieu et représente, sous une forme analogue, le caractère et la puissance de son frère... L'art conservera toujours dans les images de Diane ce type primitif qui en faisait une sorte d'Apollon féminin. Comme le dieu du jour, elle était douée de force, de jeunesse et de beauté. » M. de Clarac ajoute l'observation suivante, qui nous semble très-discutable : « Les images qui offrent Diane avec les attributs de divinité lunaire sont d'un âge plus moderne que celles qui la représentent avec les attributs de déesse chasseresse, ou du moins elles sont conçues d'après des modèles moins anciens. Plus les attributs qui font allusion à son caractère de déesse lumineuse sont multipliés, plus l'œuvre date d'une époque rapprochée de nous. C'est ainsi que le flambeau mis à sa main dénote une œuvre plus moderne que le croissant qu'on voit briller de bonne heure sur le front de la déesse. » Nous ne savons à quelle époque furent érigées les statues de l'Artémision et de l'Aulide, qui représentaient *Diane* avec le flambeau, mais ces œuvres étaient déjà fort anciennes du temps de Pausanias.

C'est, sans doute, à l'usage où étaient les artistes de représenter Diane portant un ou deux flambeaux, pour désigner son caractère lunaire, que cette déesse dut d'être honorée en Grèce sous les noms de *Selasphoros*, *Dadouchos*, en Italie sous celui de *Lucifera*. Il nous est parvenu plusieurs images antiques de la *Diane Lucifère* ou *Dadouque*, entre autres : une statue de marbre de Carrare, du musée Chiaramonti, dont la draperie se fait remarquer par sa disposition symétrique et régulière; une statue de marbre grec, du musée du Capitole, qui a été trouvée près de la porte Saint-Sébastien et fut acquise par le cardinal P. Ottoboni; une statue de marbre de la villa Borghèse, qui a les cheveux nattés sur le haut de la tête et qui tient un papier d'une main, une torche de l'autre; une statue de marbre grec, du musée des Studj, provenant de la collection Farnèse et dans laquelle quelques iconographes ont cru reconnaître *Cérès cherchant Proserpine* ou la *Nuit*; une statue de marbre, du Vatican, qui était autrefois à la villa Pamphili et qui fut donnée à Clément XIV par le cardinal Antonio Doria; une statue de marbre de Paros, du musée Britannique, trouvée en 1811 à Woodchester (comté de Glocester) et qui a été donnée au musée par M. Samuel Eysons; une statuette de terre cuite qui a fait partie de la collection Durand, à Paris, et qui a été gravée, ainsi que les précédentes, dans le *Musée de sculpture* de M. de Clarac (pl. 562, 564, 566, 568 et 576). La *Diane Lucifère*, du musée Chiaramonti, tient un flambeau dans chaque main; elle est vêtue d'une longue robe (ce qui s'accorde avec l'épithète *Tanusipeplê* donnée à la déesse dans les hymnes d'Orphée); le péplum couvre les épaules et les bras. Dans la statue du Capitole et dans celle du musée des Studj, le péplum voltige derrière les épaules : l'une des mains tient une torche, l'autre retient le vêtement. La Diane de la collection Durand croise la jambe gauche sur la droite et s'appuie sur une torche renversée : elle est vêtue d'une double tunique, serrée par une large ceinture et d'un péplum agrafé sur l'épaule droite et recouvrant tout le bras gauche. Le bras droit est nu. Un chien, assis aux pieds de la déesse, lève la tête vers elle. Un attribut de chasse se trouve ainsi joint dans cette dernière figure aux attributs lunaires. Il existe d'autres monuments où *Diane* apparaît portant, outre la torche et le croissant, l'arc, le carquois et les flèches. Telle était, paraît-il, la statue que le fameux Verrès avait enlevée à Ségeste, pour en orner sa galerie.

C'est surtout la *Diane chasseresse* (*Artemis Agrotera*, *Thêroctonos*, *Polythêros*, *Elaphêbolos*, *Lagobolos*, *Cynegos*, *Diana Venatrix*, *Jaculatrix*, *Pharetrata*) que les artistes de l'antiquité se sont plu à représenter et dont ils ont fait un des types les plus élégants de la statuaire. Winckelmann esquisse ainsi ce type : « Diane a plus que toutes les autres grandes déesses les formes et l'air d'une vierge. Douée de tous les attraits de son sexe, elle paraît ignorer qu'elle est belle. Cependant ses regards ne sont point baissés, comme ceux de Pallas : ses yeux, brillants et pleins d'allégresse, sont dirigés vers l'objet de ses plaisirs, la chasse; et, comme cette déesse est le plus souvent représentée en pleine course, elle porte ses regards droit en avant et les promène au loin. Ses cheveux sont relevés de tous les côtés sur la tête et forment, par derrière, sur le cou, un nœud, à la manière des vierges; mais son front n'est pas ceint du diadème et ne porte aucun de ces ornements qu'on lui a donnés dans les temps modernes. Sa taille est plus légère et plus svelte que celle d'une *Junon* et d'une *Pallas*. Une *Diane* mutilée serait aussi aisée à reconnaître parmi les autres déesses, qu'il est facile de la distinguer, dans Homère, des belles Oréades, ses compagnes. Le plus souvent, Diane n'a qu'un léger vêtement retenu autour des reins et qui ne lui descend que jusqu'aux genoux; mais elle est aussi représentée avec une longue draperie, et c'est la seule déesse quelquefois figurée avec le sein droit découvert. » La tunique courte, relevée au-dessus des genoux et serrée au-dessous des seins par une ceinture, des brodequins ou cothurnes qui laissent les doigts des pieds à découvert, les cheveux noués et relevés derrière la tête, le carquois sur l'épaule, l'arc et le javelot à la main, tels sont les attributs ordinaires de la *Diane chasseresse*. Elle est représentée tantôt dans l'attitude de quelqu'un qui court, tantôt dans l'action de tirer l'arc ou de lancer un dard. Un chien l'accompagne fréquemment et observe ses mouvements. D'autres fois, elle a près d'elle la biche qui lui était consacrée ou un cerf. Callimaque dit que son char d'or est attelé de cerfs ayant aussi des freins d'or. La figure de *Diane chasseresse* se trouve sur les médailles de Mytilène, d'Ephèse, de Crète, d'Hiérocésarée (en Lydie), d'Amyntas, roi de Galatie, d'Antiochus VII, roi de Syrie, sur des bas-reliefs et des pierres gravées. Une médaille d'Apollonie, en Etolie, représente d'un côté le buste de *Diane* avec le carquois sur l'épaule, de l'autre la mâchoire du sanglier de Calydon avec le fer d'un épieu ou d'une lance.

Les statues anciennes de *Diane chasseresse* qui nous sont parvenues sont nombreuses. Deux des plus belles que l'on connaisse se voient au Louvre, où elles sont connues sous